

ROBERT LEVESQUE

# Journal inédit

CARNET XXXVIII  
(28 juillet 1946 — 18 janvier 1947 <sup>1</sup>)

*Commencé à Athènes  
le 28 juillet 1946.*

Me voici juste depuis trois mois rentré à Athènes. Pas écrit encore une ligne de journal, tant ma vie fut occupé (et ça continue). Plongé jusqu'au cou dans la littérature. En mai, commencé de préparer l'anthologie poétique (théâtre crétois, Kalvos). Puis Éluard vint à Athènes et me demanda d'établir un *Domaine grec (1930-1946)* d'une vingtaine d'écrivains (poètes et prosateurs). Je quittai tout pour ce travail, et m'enfermai (bonne occasion pour refuser de voir les gens...). J'avais promis (car je possédais déjà passablement de textes) de mettre sur pied ce travail en six semaines. J'y suis arrivé. Ce qui m'importait surtout était de présenter les auteurs, et non par des notices toutes nues, mais au moyen de portraits, de souvenirs, de réflexions sur la Grèce. Mes notices, qui sont parfois des sortes d'essais, occupent le tiers du livre ; certaines m'ont donné beaucoup de plaisir. Le bouquin doit paraître à la fin de l'année à Genève.

---

1. Les cahiers I à XXXVII (1931-1946) ont été publiés, depuis juillet 1983, dans les n<sup>os</sup> 59 à 66, 72, 73, 76, 81, 94 à 96, 98 à 111, 113, 117, 118, 128, 129, 133, 134, 137, 139 à 141 et 143/144 à 152 du BAAG.

Appris, à peine arrivé à Athènes (j'étais allé voir Katsimbalis dès le premier jour), que Sikelianos est sérieusement proposé à Stockholm pour le Nobel. Depuis, tout a confirmé ces nouvelles. Éluard a pris l'affaire en mains, tous les écrivains français ont envoyé une pétition en Suède... Chacun ici me demandait quand paraîtrait mon livre. Écrit à l'éditeur et à Noël <sup>1</sup> (ce dernier ne répondit pas...). Au bout de deux mois, reçu d'Egloff une lettre m'exposant toutes sortes de difficultés (mais intéressé cependant par le Nobel...). On parle maintenant d'imprimer en France ; les livres suisses sont, paraît-il, frappés de taxes. M'assurant que de toutes manières le livre ne serait pas imprimé avant le Nobel, décidé de faire publier à Athènes un petit volume contenant une conférence que je prononçai à l'Institut en mai sur Sikelianos, précédée d'une allocution d'Éluard, lequel était présent, et qui sera suivie d'une dizaine de poèmes. Cela est surtout destiné à la Suède, mais on tirera cependant un millier d'exemplaires. Occupé un moment par les épreuves. Occupé aussi à choisir quelques scènes du *Christ à Rome*, la dernière tragédie de Sikelianos ; j'aimerais en publier certains fragments dans ce livre. Toute l'œuvre mériterait d'ailleurs d'être traduite. Je viens de passer un mois à me la faire expliquer mot à mot par Aravantino ; c'était bien fastidieux, et souvent j'eus l'impression que ce drame était manqué (à part quelques beaux morceaux lyriques). J'avais tort ; relisant ce matin l'ensemble, j'ai été saisi par la grandeur et la poésie de cette œuvre. Encore de nouveau du travail, et qui se jette à la traverse d'un essai sur Alexandrie, commencé voici quinze jours et qui doit profondément m'appartenir car il me faut expliquer pourquoi cette ville m'a bouleversé, et comment Kavafis m'y a introduit. L'essai avance lentement, mais avec assez de sûreté ; écrit déjà dix pages. Commencé avec Papatsonis une traduction d'hymnes byzantins ; je voudrais commencer par là mon anthologie. Enfin, avec une sorte de fièvre, je me hâte de découvrir les plus beaux textes grecs, et de tâcher de les traduire. Il me reste pour cela quatre mois, car je pense dire adieu à la Grèce en novembre ou décembre. J'attends en principe l'attribution du Nobel (Sikelianos aimerait que je l'accompagne à Stockholm...), mais quoi qu'il arrive je quitterai Athènes avant la fin de l'année. J'en ai prévenu M., lequel m'a reçu avec des sourires de crocodile quand j'arrivai d'Égypte. Il a tâché aussi, par toutes les promesses dont il est généreux, de me faire demeurer en Grèce. Je fus de pierre. J'en ai assez de l'atmosphère hypocrite de l'Institut, et je désire

---

<sup>1</sup> Noël Mathieu, c'est-à-dire Pierre Emmanuel.

aussi m'octroyer une année de congé ; je vivrai Dieu sait comme, de rentes problématiques... Mais du moins je serai libre ; je sortirai de l'obsession de la Grèce. Peur d'être étiqueté. Tant que je vivrai dans ce pays je me sentirai obligé de faire connaître sa littérature — il faut se dégager de ces obligations et savoir changer son fusil d'épaule.

C'est au moment où ma situation va devenir « brillante » que je sens l'impérieux besoin de fuir, et de recommencer ailleurs ma vie... Mais j'envisage d'abord la France ; besoin d'un contact avec mon pays ; besoin de connaître les hommes de ma génération, et de plus jeunes. Vraiment depuis trois mois j'ai bien travaillé...

29 juillet.

Aujourd'hui, fête de Maman. Bien travaillé, sans doute le meilleur moyen de penser à elle. Écrit sans aucune peine une introduction au *Christ à Rome* (six pages, s'il vous plaît). Je connais maintenant fort bien la religion de Sikelianos, ses antécédents mystiques etc., je peux en parler à loisir. Reçu une lettre d'un éditeur hollandais préparant un album sur la littérature internationale durant la guerre ; on me confie l'article Grèce, 2700 mots (soit 10 pages, j'ai fait le compte). J'écrirai cela sans peine, mais voici que les commandes rappliquent, il est temps de prendre ses cliques, ou, comme je l'écrivais à Gide, de jeter le grec aux orties... Fini l'après-midi à traduire le *Christ* (longue scène de Néron, que demain je soumettrai à Katsimbalis). Je voudrais bien pouvoir me remettre à Alexandrie... Toujours quelque chose vient en travers du chemin (quelque chose de littéraire). Reçu quelques numéros de *L'Arche* ; j'en apporte un à Séféris, et ainsi passe la soirée avec lui. Toujours grand profit dans sa conversation (de loin la plus nourrissante de ce pays). Recueilli quelques conseils pour mon anthologie.

30 juil.

Décrit ce matin les catacombes d'Alexandrie ; il fallait éviter le pédantisme, être bref sans cesser d'être évocateur. Travail facile, car préparé depuis plusieurs jours ; je n'avance que lentement, comme si je faisais une mosaïque. Mais je porte en moi, secrète, toute la composition. Corrigé avec Katsimbalis la scène de Néron ; peu de choses à reprendre. Tsaroukis me décide à écrire aussi un essai sur la peinture grecque (il me donnera des tuyaux). Télégraphié à Dordrecht pour annoncer deux essais (on me donne jusqu'au 1<sup>er</sup> décembre). Plus j'avance, plus je me charge. La revue *Sémaphore* (également hollandaise) me demande des textes : j'envoie des vers de Gatsos, et un chapitre de Politis.

Visite à Aravantino ; je lui porte *Noces* de Camus qu'il désirait lire.

31 juil.

Sorti ce matin des considérations sur l'Antiquité. Avec l'avènement du christianisme, puis des coptes, j'en arrive à la conquête arabe... mais tout cela sans insister. Il faut maintenant passer à l'Alexandrie moderne (telle que je l'ai vue et sentie), et qui d'ailleurs raconte, si on sait lire les visages, toute l'histoire du passé. Il me faut cette transition pour arriver à Kavafis.

Visite à Is... J'ai l'occasion de dire durant la conversation que je quitterai d'ici quelques mois la Grèce par dégoût de l'hypocrisie régnant à l'Institut. « Quoi, vous partiriez ! Vous le seul qui devriez rester... »

Tâché, après la sieste, de décrire la foule d'Alexandrie ; quelques bonnes phrases, quelques mouvements amorcés. Je tiens mon sujet. (Et puis l'essai que j'avais écrit voici trois mois sur Kavafis, et qui est manqué, forme un terreau excellent.)

1<sup>er</sup> août.

Décrit sans peine les ruelles d'Alexandrie, la foule des vendeurs, les petits métiers. Consacré une page aux Barbarins, ces noirs étonnants de Nubie qui font de parfaits serviteurs. Ayant relu toutes mes notes concernant le *Christ*, je suis un peu refroidi. Je veux dire que malgré les beautés lyriques, le drame manque d'action et d'intrigue... Ainsi je publierai deux fragments (assez longs) de l'œuvre, et qui, étrange coïncidence, seront tous deux néroniens. Néron, en fait, est bien plus dans les cordes de Sikelianos que le Christ. On sent qu'il s'excite lorsqu'il parle de flammes et de lyre. Et c'est pourquoi théâtralement les scènes de Néron sont les meilleures. Passé la soirée avec l'enfant russe ; des chouettes chantaient dans les rochers de l'Acropole...

2 août.

Commencé à présenter Kavafis. La chose est délicate... Je possède cependant tous les matériaux : la traduction de Dimaras, mes notes d'Alexandrie, la conférence que j'y ai faite, un essai raté (où rien n'est en place) écrit à Louxor, et enfin l'étude de 1943 dont je suis peu satisfait... Je sens que quelques jours de marasme, de recherche inconsciente vont m'être indispensables. Mais je n'ai pas la moindre inquiétude. C'est seulement une affaire de patience, un peu douloureuse.

Passé à midi chez Icaros, où Gatsos m'aide à corriger des épreuves. Lu le dernier numéro de *Valeurs* (dans le suivant, consacré aux « Civilisations méditerranéennes », doit paraître l'essai que je suis en train d'écrire. Peut-être l'appellerai-je « La Clef d'Alexandrie »). Passé deux

heures chez Papatsoni à traduire des textes byzantins ; certains vraiment beaux ; entre autres, le chant d'action de grâces après la communion. Conception curieuse de la descente aux enfers du Christ. Il arrive comme un cambrioleur, force les coffres-forts de l'Hadès et emporte tous les trésors, à savoir Adam et sa descendance. Tout dans ces prières ou ces hymnes prend un caractère dramatique et concret.

3 août.

À ma grande surprise, continué *Kavafis*. Le sujet est plus mûr que je ne crois. J'y pense depuis trois ans... Mais j'ai peur en route d'oublier quelque chose, je n'avance qu'en tremblant. Décidé ce matin de traduire quarante poème de Kavafis.

4 août.

Passé un dimanche solitaire comme je les aime, rempli par le travail et la méditation. J'en avais grand besoin. Au fond, rien n'est facile, et ce *Kavafis* me donne du fil à retordre. Il faut que je me garde de tout ramener à la sexualité, comme je le faisais en 43. Aujourd'hui tout de même je domine mieux le sujet. En écrivant ce *Kavafis*, naturellement je me livre moi-même ; j'en suis conscient ; il sied qu'il en soit ainsi ; c'est la garantie de ce que j'avance. Crainte de trop m'éloigner d'Alexandrie (qui est tout de même le but de mon étude).

À deux reprises dans la journée, ouvert au hasard la *Chartreuse*. Délices. Dans ce livre je retrouve F<sup>1</sup>. qui l'adorait.

5 août.

Continué ce matin avec une sorte de passion (passion surveillée) mon *Kavafis*. Je sens que ce texte doit être important ; autrement je me déshonore. Mais j'ai trop à dire (ou plutôt des choses qui font double emploi). Mon tableau assez solide d'Alexandrie fait que le moindre mot sur Kavafis trouve écho. Il ne faut pas forcer la voix.

Déjeuné avec Tsaroukis. Au dessert je lui lis les pages griffonnées ce matin ; elles ne me paraissent pas mauvaises... Un des caractères de mon *Alexandrie*, c'est que tout est (ou paraît) vécu.

Lu un peu de Stendhal. Merveilleux *Lucien Leuwen*. Voilà un style qui colle à la vie. Jamais de phrase *per se*. Repris la plume... J'arrive d'ailleurs presque à la fin de mon essai. Je pourrai bientôt le lire à Seferis.

6 août.

Je me suis mis à prendre des notes pour un *Gide en Égypte*.

---

<sup>1</sup> Fernand Gabilanez.

Amrouche à Paris m'avait demandé une chronique de notre voyage, que j'avais d'ailleurs refusée. Mais à présent le souvenir se dépouille. Quelques détails émergent autour desquels un récit peut s'organiser. Mais il faut d'abord finir *Kavafis*. J'ai eu en déjeunant l'idée de télescoper les réflexions sur la morale de Kavafis et son art avec le tableau de sa maison et les entretiens qu'il offrait à ses amis... Passé à la bibliothèque d'archéologie ; constaté que j'avais écrit des choses inexactes sur le port d'Alexandrie ; aussitôt rectifié.

8 août.

Journée toute littéraire. Pourquoi s'en plaindre ? Il est doux d'exercer son métier. Travaillé ce matin à Kavafis. Mis au point avec Katsimbalis la deuxième scène du *Christ* que j'entends publier. Reçu les épreuves de mon livre ; lenteur... (Appris par Seferis les noms des Américains qui ont demandé le Nobel pour Sik. — toutes les célébrités...) Traduit l'après-midi avec Papatsoni différents textes de l'office des morts ; il y a des beautés — le sentiment est humain, fraternel ; il y a aussi un sens de la Chair. Soirée avec Aravantino ; nous commençons de traduire *Sibylla*, drame de Sikelianos ; le début me plaît ; il n'y a pas d'intempestive philosophie.

11 août.

Maux de tête... J'ai pourtant terminé aujourd'hui mon Kavafis. J'ai mis environ quatre semaines à cet essai ; je n'ai pas le travail rapide, mais un effort quotidien me tient lieu de puissance. Lu plusieurs chapitres de *Lucien Leuwen* ; nous le découvrons avec Fernand dans l'édition Bossard<sup>1</sup>... vers 1930. Quel ravissement...

13 août.

Je commence à peine d'aller mieux... Déjà oublié *Alexandrie*. Je laisse dormir le manuscrit. Ce qui me paraît capital tant que je l'écris, aussitôt terminé se détache de moi et ne compte plus. Depuis deux ans j'ai fait imprimer quatre petits livres ; je ne les ai jamais relus. Il est vrai qu'il peut y avoir là un complexe ; une sourde irritation d'avoir donné si peu (et cependant je sais bien que je suis présent dans mes écrits, et que plus tard on s'apercevra que dès l'abord j'y étais. Mais on n'en est pas encore là...).

Billet exquis, bouleversant de Marguerite Lecœur, retirée au fond du Niger. Achevé *Lucien Leuwen*. Secret de n'être jamais ennuyeux. Jadis c'était l'amour pour Mme de Chasteler qui me passionnait surtout. Je

---

<sup>1</sup> Donnée cette édition à Béatrice Muller (1968).

dois dire que la campagne électorale menée par Lucien est aussi une pièce magistrale. À chaque instant Beyle revient sur le charlatanisme nécessaire pour réussir... Mais il est vrai que mon ambition n'a rien de social.

16 août.

Me voici depuis deux jours engagé dans mon *Tableau de la littérature*. J'aime qu'un travail succède à un autre. Et j'ai même de la reconnaissance à cette commande...

17 août.

Écrit ce matin quelques pages concernant l'œuvre de Sikelianos durant la guerre. Quelques phrases aussi sur Kazantzakis ; je ne pourrai plus maintenant parler de lui sans ironie — car ce Bouddha hautain s'est abaissé dernièrement à revendiquer le prix Nobel, ou plutôt il a fait demander qu'on le partageât entre Sikelianos et lui (je crois avoir été le seul, lorsqu'il annonça ce projet, à l'en blâmer ouvertement). Il en est d'ailleurs pour ses frais d'ambitieux, car l'Académie suédoise vient d'annoncer que cette candidature est arrivée trop tard. J'écrirai demain quelques mots sur les poètes, puis sur les romanciers. Je finirai par Seferis. Je me sens très à l'aise dans ces sujets (évidemment, je laisserai les trois quarts des auteurs à la porte, mais on ne me demande pas une nomenclature). On m'a fixé 10 pages, mais cet essai va déborder ; plusieurs pages du début sont destinées à éclairer le problème de la langue et l'atmosphère grecque, toutes choses que l'étranger ignore, et sans quoi un tableau de la littérature n'aurait pas de sens.

20 août.

Écrit ce matin deux pages sur Politis, que j'ai pu réduire ce tantôt à une seule page, et avec une extrême satisfaction. Fini la matinée à la Banque de Grèce entre Vénézis et Amandry ; nous mettons au point (c'est-à-dire nous simplifions et sabrons) la préface de Sikelianos à *Terre éolienne*. Il s'agit d'empêcher que ce texte ne fasse rigoler tout Paris, et ne donne envie de fermer le bouquin. Je me montre impitoyable. Fini l'après-midi à Kefissia dans la propriété des C. Seferis m'avait emmené en voiture. Je donne lecture sur la terrasse de mon *Kavafis* que j'avais laissé reposer depuis dix jours. J'avais six auditeurs. On m'écoula. Impression favorable. Seferis très content, trouvant que j'ai fait là un de mes meilleurs essais. (Et il a étudié Kavafis, et il a vécu à Alexandrie.) Soirée chez Aravantino ; traduit trois pages de *Sibylla*.

22.

Finis depuis deux jours le « tableau de la littérature », déjà tout orienté

vers celui de la peinture... Commencé ce matin de mettre en français les prières byzantines. Papatzoni m'a traduit de nombreux textes, mais d'un intérêt fort inégal... La langue d'église l'enivre comme un encens. Il me faut faire un choix sévère. Je sens au fond une certaine lassitude des traductions, mais il faut aller jusqu'au bout. *Sibylla* est peut-être la seule tragédie de Sikelianos qui soit jouable. Quant à l'anthologie poétique (de Byzance à Kavafis), ce sera, comme dit Aravantino, une sorte de Baedeker. Sinon moi, qui la ferait ?

24 août.

Excellente lettre de Martin du G. Il conseille de ne pas faire pression sur les Suédois pour le Nobel : ils ont horreur de ça (Duhamel, Romains et Mauriac en savent, paraît-il, quelque chose...). Lettre d'Egloff : on va imprimer Sikelianos à Paris, mais en deux temps. Le manuscrit était trop gros. On me demande de condenser ou d'abrégier mon étude, de la ramener à vingt pages (elle en comporte 150)... Tout à fait impossible. Mais après consultation de Katsimbalis, j'ai décidé de répondre que j'écrirai une simple notice biographique en manière de préface, et qu'à l'intérieur de l'anthologie je placerai une introduction aux fragments du *Voyant* et une autre aux *Consciences*.

Mon travail bénéficie de ma vertu.

25.

Dimanche tout cérébral. Je n'aime pas ça. Écrit le matin à Egloff. À midi je vais chez A. traduire *Sibylla*. A. m'écoute comme un oracle. Moi-même jadis j'étais en extase devant Jouhandeau, je me rappelle mes émois... Je rentre à 1 heure pour me coucher. Cette journée n'a pas été perdue, et cependant je n'ai point vécu.

26.

Lettre de Hollande ; l'essai sur la peinture doit avoir environ quatre pages (je comptais en faire dix). Lettre de Grenier, au Liban avec Liddell. Lettre de Gide, exquise ; a dû se rendre dans le Tyrol, invité dans un camp cosmopolite d'étudiants ; il passera septembre en Suisse ; espère que je serai à Paris cet automne et qu'alors mes projets pourront incliner les siens. Rencontré à midi le poète national ; il tombe dans mes bras et m'emmène déjeuner. La traduction du *Christ* le ravit. Il ne parle que de lui. De tous les points de l'univers on annonce des traductions, les éditeurs lui écrivent, il reçoit des dépêches. Très en forme et gaillard. J'irai bientôt le voir à Kéfissia afin de signer avec lui un contrat. Il me reconduit en voiture, très grand seigneur, et se croyant déjà lauréat du Nobel...

Le grand secret : savoir ne pas travailler les jours de gestation, ou plutôt : savoir ne point intervenir.

Écrit ce matin sans effort et dans la joie la préface au *Voyant*. Ressources de l'inconscient... Rendez-vous avec un Rév. Père... Me trouvant à 3 h en pleine chaleur dans les rues, et flânant, je fus émerveillé par la lumière, par les couleurs. Sous un platane, quantité de charrettes chargées de raisins dorés. Au fond de la rue Euripide, beauté bleue des monts de l'Attique. À certains instants, le monde s'ouvre et il se met à resplendir. Le Révérend Père comprend tant bien que mal que je me place à un point de vue littéraire pour juger les textes byzantins... Dépêche d'Éluard attendant le manuscrit du *Domaine*. Fini ce soir avec Aravantino la traduction de *Sibylla*. Ouf ! Des garçons affichent à tour de bras le portrait du roi dont on attend le retour (plébiscite truqué le 1<sup>er</sup> sept.). Atmosphère de fanatisme et de sottise, qui pourrait devenir tout à fait odieuse. Il est temps de fuir ce pays.

28.

Matinée flânante. La solitude m'est bien précieuse. Peut-être regretterai-je mes longues journées athéniennes dans une chambre (pourtant peu confortable) où personne ne vient jamais me déranger, où j'ai écrit toute mon « œuvre ». Mais je me fais de plus en plus à l'idée de partir, un impératif me l'ordonne. Très tard dans l'après-midi, à la nuit tombante, je fus tout étonné de me mettre à écrire ma préface aux *Consciences* ; le début peut aller. Quand il s'agit de Sikelianos, un automatisme me pousse...

Atmosphère bien vite antipathique dans les rues ce soir ; partout, colleurs d'affiches et autres excités. La plupart des gens se hâtaient de rentrer.

29.

J'écris lentement pour bien serrer la pensée.

Si le prix est attribué à Sikelianos, toute l'Europe lira mes notices...

Eganopoulos me remet deux photos pour illustrer mon article sur la peinture. Il s'étonne que je ne vienne plus comme jadis à son atelier, je prétexte le travail, et puis, comme il insiste, se doutant bien que j'ai des raisons de lui battre froid, j'avoue que j'aimerais qu'il fût un peu plus simple (son orgueil de mégalomane et de persécuté m'est proprement insupportable, et je connais l'ingratitude de ces sortes de gens). Il proteste de l'amitié éternelle qu'il me porte... à preuve qu'il sait fort bien que je lui rendrai encore des services. (Pas osé répondre que cette conception utilitaire de l'amitié n'est pas la mienne...) Nous nous quittons après un

marivaudage aigre-doux. Lu du Baudelaire (critique) pour me faire la main. Écrit de courtes notices biographiques sur Politis et Gatsos à l'intention de *Sémaphore*. Une heure de recueillement dans ma chambre (avant le dîner) afin de préparer mon travail de demain.

30.

Passé la soirée chez Seferis. Il sait que je quitte la Grèce pour trouver du nouveau, pour ne point demeurer à la remorque de sujets qui me sont imposés par ce pays, mais il s'inquiète amicalement de ce que je pourrai tirer maintenant de mon propre fonds. Il sait que j'ai mis beaucoup de moi-même dans mes essais sur la Grèce, qu'on y trouve partout mon sang, et que j'ai traité les Grecs comme des héros de roman. Mais tout cela, cependant, était donné par l'extérieur. J'essaie de définir « l'essai » tel que je le conçois (et qui, ma foi, ne ressemble à rien. C'est comme un genre à créer, et qui répond à des règles extrêmement sévères). Je dois surtout viser à élargir mon genre. Je suis affamé de problèmes (et d'aventures). Seferis prévoit que je traverserai une crise. Il se peut... Confiance de plus en plus grande dans la nature ; étant donné un style et un tempérament dont je n'ai plus à douter, je crois que l'abandon à soi est encore la voie la plus féconde.

31.

Remis à la légation le *Domaine grec* (la valise l'emportera). Reçu les épreuves de la troisième feuille de mon livre ; on avance cahin-caha, mais le travail est très soigné. J'étais en train d'y donner un coup d'œil au restaurant quand arriva Sikelianos ; nous déjeunons ensemble. Un représentant des *Nouvelles littéraires* vient de lui remettre tout un questionnaire (il m'annonce qu'il va parler de moi...) J'ai bien peur qu'il ne se lance dans la triste métaphysique, car on lui pose toutes sortes de questions brûlantes. Les *Nouvelles* demandent aussi un poème inédit ; c'est à moi de choisir ; j'en prends un parmi les épreuves, dont l'accent dionysiaque me paraît de circonstance...

*1<sup>er</sup> septembre.*

Fin d'après-midi féconde. Écrit le plus difficile de ma *Notice* : la jeunesse à Leucade ; il fallait dire de façon neuve ce que j'ai déjà exprimé de deux ou trois façons. Écrit aussi une louange de l'Attique. Katsimbalis me conseille de faire traduire mon *Sikelianos* en anglais.

Erré ce soir dans une ville déserte ; les gens avaient peur des bagarres ; troupes consignées, police sur pied. Le résultat était la plus morne désolation. Pris quelques notes sur un banc. Une heure ou deux doivent me suffire à terminer ma notice.

2 sept.

La continuité du travail est indispensable — mais le travail continu engendre la monotonie. Il faut rester dans la vie. (Pourtant ma vie n'est jamais plus intense que dans le travail ; et pour lui je sais abandonner tout le reste.) Longue lettre de Michel qui vient de se marier. Jacques, paraît-il, a des projets matrimoniaux. Gide, me dit M., a fait dactylographier ma dernière lettre. Ça va m'intimider pour lui récrire.

Déjeuné avec Tsaroukis. Sikelianos arriva. Il vient de faire une réponse de trente-cinq pages à l'enquête des *Nouvelles*. Il s'est gardé de nous la montrer, hélas !... Interrogé Ts. Sur la peinture grecque ; pris quantité de notes. Dans quelques jours, ayant vu Ghika, je posséderai tous les éléments de mon essai ; j'aurai d'ailleurs trop de matériel ; le difficile sera de condenser. Passé enfin chez Tsaroukis à P. ; je choisis deux photos de ses tableaux pour illustrer mon texte.

4 sept.

Fini aujourd'hui ma notice sans trop d'enthousiasme ; je crains qu'on ne le sente. Je relirai ces dernières pages de l'œil le plus féroce.

Visite, au fin fond de P., à Pikionis, l'architecte et le théoricien, lui qui le premier attira l'attention des jeunes (?) sur l'art populaire. Pris quantité de notes. Importance du Kharagheuz grec. Beauté des décors de ce théâtre d'ombres, une impression de solennité et de lignes savamment organisées. L'art de Tsaroukis sort de là, et il faudra le dire. Plutôt ennuyé que ce sujet soit si riche et que mon étude doive se restreindre à 900 mots. Condenser la pensée est un excellent exercice, mais je ne vois pas l'intérêt de l'appauvrir.

5 sept.

Commencé à mettre en français *Sibylla*. Langue lyrique et embrouillée ; enchevêtrement d'images, immenses métaphores au milieu des tirades. Mais c'est du bon Sikelianos. Quantité de problèmes de syntaxe à résoudre. J'essayais ce matin d'en résoudre quelques-uns en me disant que j'étais sûrement le seul traducteur capable de m'en dépêtrer (j'ai cinq ans d'entraînement). Obligé ce soir de me rendre à Kéfissia chez le poète, devant lui demander une photo (pour la Hollande) et une autorisation de publier en français ses poèmes (pour Egloff). Impossible de lui parler plus de deux minutes en tête à tête ; il vint du monde ; défilé de flatteurs... Conversation très plate. (Un certain D. qui est en relation avec la Suède me dit que six sur neuf des membres du jury Nobel sont acquis à Sikelianos ; ceux qui n'ont pas encore d'opinion, c'est qu'ils ne savent pas le grec. On compte d'ailleurs que le petit livre qui s'im-

prime ici pourra les éclairer.) J'ai senti ce soir plus que jamais combien l'homme Sikelianos est loin de moi, et combien il est ennuyeux. Cela pourrait bien changer mes projets ; je veux dire me faire regagner directement la France en novembre, sans me soucier du Nobel qui peut fort bien se donner sans moi ; je crains que Sikelianos ne fasse que des gaffes, que très vite je ne le prenne en grippe..., et que tout cela me rende malheureux.

6 sept.

Traduit ce matin quelques endroits de *Sibylla* ; il en est qui donnent du fil à retordre. Depuis *Mater Dei* je n'avais rien rencontré de plus embrouillé ; mais cette complication même mérite d'être débrouillée.

Déjeuné avec Katsimbalis, toujours exubérant, passionné. Mais peut-être n'a-t-il plus rien à m'apprendre sur son pays... Visite à Ghika. Me raconte son dernier voyage à Londres ; tous les détails qu'il donne sont concrets, vivants. Je crois avoir appris beaucoup. *Les Lettres Françaises* annoncent la publication de *Sikelianos* (pour l'automne).

7.

Continué *Sibylla*. Je n'ai plus la même ardeur que du temps de *Mater Dei* (je me réveillais la nuit, j'avais toujours mon manuscrit dans la poche, etc.). (Je pensais ce matin qu'on m'imprime en ce moment dans quatre pays, ce qui n'est pas si mal pour un petit débutant.) Préoccupé par mon essai sur la peinture. Diamantopoulos m'a remis deux photos. Été au Cinéac ; documentaire sur Paris ; soudain, apparaissent sur l'écran Gide et Barrault s'asseyant au pied de la statue de Diderot (cela date d'octobre dernier). Allure étonnante de Gide.

Fini la soirée chez Seferis (me donne quelques indications pour mon anthologie), Seferis un des rares Athéniens avec qui j'aie encore plaisir à parler, un des seuls qui vivent... Se montre angoissé par la situation internationale et la position de la Grèce (très attaquée etc.). Je tombe des nues, car je vis tout à fait plongé dans le travail, sans journaux etc. Évoqué certains souvenirs de Max Jacob.

(À suivre)